



LAUREN WILLIG

Le masque de
la Tulipe noire

L'ŒILLET ROSE ~ 2

DIVA
HISTORIQUE

1803. *Entre la France et l'Angleterre, les espions s'en donnent à cœur joie...*

Éloïse, étudiante en doctorat, a réussi le coup du siècle dans le monde universitaire en démasquant l'un des plus grands espions de l'histoire, l'Œillet rose, qui a sauvé l'Angleterre des griffes de Napoléon.

Toutefois, elle se pose maintenant des milliers de questions sur la Tulipe noire, l'ennemi mortel français de l'Œillet rose... De plus, elle est pratiquement certaine que les réponses se trouvent quelque part dans les archives du beau Colin Selwick, son béguin épisodique.

Lorsqu'elle tombe sur un vieux livre de codes, Éloïse découvre quelque chose d'encore plus croustillant : un duo improbable s'est lancé aux trousses de la Tulipe noire avec la ferme intention de l'empêcher de tuer l'Œillet rose et de causer la chute de l'Angleterre. Mais ce que le duo ne savait pas, c'est qu'alors qu'il essayait de trouver la Tulipe – et qu'il trébuchait sur quelque chose comme l'amour –, la Tulipe noire le guettait...

« Absolument délicieux ! Ce nouveau roman de Lauren Willig est extrêmement intelligent et drôle ! »

Library Journal

Lauren Willig est auteur best-seller du *New York Times*. Diplômée d'Harvard, elle entame une carrière de juriste au sein d'un grand cabinet d'avocats de New York, avant de se consacrer pleinement à l'écriture. Elle est notamment l'auteur d'*Ashford Park* et de *La mystérieuse histoire de l'Œillet rose*.

8,99 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-161-0
Texte intégral



DIVA
HISTORIQUE

Lauren Willig

LE MASQUE DE
LA TULIPE NOIRE

Roman

Traduit de l'anglais
par Karine Mailhot-Sarrasin (CPRL)



Titre original : *The Masque of The Black Tulip*

Copyright 2005 Lauren Willig

Copyright 2015 Editions AdA Inc. pour la traduction française.

Cette publication est publiée en accord avec New American Library, une division de Penguin Group (USA) Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Édition française publiée par :

© Diva, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-161-0

Traduit de l'anglais par Karine Mailhot-Sarrasin (CPRL)

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

*À Brooke, parangon des petites sœurs,
dont la ressemblance avec Henrietta
n'a rien d'une coïncidence.*

REMERCIEMENTS



J'aurais espéré que le passage d'une année ferait de moi le type d'auteure blasée qui, la deuxième fois, pourrait terminer la page des remerciements en un coup de crayon. J'ai plutôt accumulé davantage de gens à qui je dois dire merci.

Premièrement, aux personnes fantastiques de chez Dutton, qui se sont embarquées dans l'aventure de La série de l'Œillet rose avec un zèle qui aurait inquiété Napoléon, à mon agent faiseur de miracles, dont la débrouillardise et la patience n'ont d'égal que ses pouvoirs de superhéros, ainsi qu'aux merveilleuses femmes de Romance Writers of America (avec une attention toute particulière à la division de Nouvelle-Angleterre), qui ont eu la générosité de m'accepter dans leurs rangs.

À mes parents, qui possèdent maintenant la plus vaste collection de livres roses en Occident et qui continuent à m'accueillir chez eux et à me nourrir, bien que j'aie techniquement mon propre appartement ; à mon frère Spencer, parce que sans ses colis

de provisions de truffes et de fromages qui arrivaient à point nommé, Henrietta et Miles seraient toujours pris au milieu du pont de Westminster ; ainsi qu'à ma petite sœur Brooke, qui a plus que mérité la dédicace de ce livre — même si elle m'a piqué tous mes Julia Quinn.

Aux suspects habituels, aussi connus sous les noms de Nancy, Abby et Claudia, les piliers de mon existence. À Liz, qui a réfléchi à des intrigues jusqu'à ce que nos cafés soient froids ; à Jenny, qui n'était jamais trop occupée pour écouter la crise du jour (et à la mère de Jenny, qui a acheté une quantité d'exemplaires de *La Mystérieuse histoire de l'Éillet rose* suffisante pour rivaliser avec mes parents) ; à Lila, qui organise les meilleures fêtes de ce côté-ci de l'Atlantique ; à Kimberly, qui n'a pas encore appris qu'il est très dangereux de poser la question « Comment va le nouveau livre ? » ; à Chris et Aaron, qui ont tous deux été suffisamment masculins pour lire un livre à la couverture rose — en public — ; à Weatherly et Elina, qui savent rendre amusante même la jurisprudence médiévale ; ainsi qu'aux stagiaires de l'été 2005 chez Cravath, qui ont égayé la pratique du droit (vous vous reconnaissez — sinon, vous avez beaucoup trop bu à la fête au Zoo).

Finalement, les derniers et non les moindres, aux magiciens de la caféine du Starbucks de Broadway Market, qui non seulement m'ont permis d'occuper une petite table du fond pendant des journées entières, mais m'ont aussi approvisionnée en lattés au pain d'épice pendant ce temps.

Merci à tous et à toutes !

CHAPITRE I



Londres, Angleterre, 2003

Je me mordis les lèvres pour retenir un « Quand est-ce qu'on arrive ? ».

Si jamais le silence avait déjà été mère de sûreté, c'était maintenant. Des vagues de mécontentement palpables d'une densité suffisante pour constituer une présence supplémentaire dans la voiture émanaient de l'homme assis à côté de moi.

Faisant mine d'inspecter mes ongles, je jetai furtivement un autre regard en coin vers mon compagnon de voyage. De cette perspective, tout ce que je pouvais voir, c'était une paire de mains crispées sur le volant. Leur aspect bronzé et calleux contrastait avec les manches en velours côtelé de sa veste, le soleil de fin d'après-midi faisait ressortir une fine couche de poils blonds et, sur sa main gauche, la

pâle cicatrice d'une vieille coupure détonnait sur la peau plus foncée. De grandes mains. Des mains agiles. À cet instant, il les imaginait probablement autour de mon cou.

Et certainement pas en une étreinte amoureuse.

Je ne faisais pas partie des plans de monsieur Colin Selwick pour la fin de semaine. J'étais un caillou dans sa chaussure, un grain de sable dans l'engrenage. Et le fait qu'il était un engrenage très attirant et que j'étais très célibataire à ce moment-là n'avait absolument aucune importance.

Si vous vous demandez ce que je fabriquais dans une voiture en direction d'une destination inconnue avec un individu qui m'était relativement étranger et qui aurait été très heureux de me larguer dans un fossé — eh bien, j'aimerais préciser que moi aussi. Mais je savais très bien ce que je faisais. Cela se résumait en un mot : archives.

J'avoue que les archives ne sont habituellement pas le genre de choses qui donnent des palpitations, mais c'est le cas pour quelqu'un en quête d'une thèse de cinquième année d'études dont le directeur a commencé à faire des allusions menaçantes à propos de conférences, d'emplois, ainsi que des choses fâcheuses qui arrivent aux étudiants qui n'ont pas rédigé une pile de papiers avant leur dixième année. Il semblerait qu'ils soient subtilement traînés hors du Département d'histoire de Harvard au milieu de la nuit pour être jetés en pâture à une horde d'implacables crocodiles mangeurs d'universitaires. Ou ils se retrouvent en faculté de droit. D'une manière ou d'une autre, c'était clair : je devais trouver des sources primaires et je

devais le faire au plus vite avant que les crocodiles ne s'impatientent.

Il y avait une minuscule petite motivation supplémentaire. La motivation avait les cheveux bruns et les yeux noisette et occupait un poste de professeur adjoint au Département de sciences politiques. Il s'appelait Grant.

Je me rends compte que j'ai oublié sa principale caractéristique : c'était un porc infidèle. Et je le dis de façon tout à fait objective. N'importe qui serait d'accord pour dire qu'embrasser une étudiante en première année — pendant la fête de Noël de mon département à laquelle il assistait parce que *je* l'y avais invité — est une preuve indiscutable d'appartenance à la race des porcs infidèles.

Bref, il n'y avait jamais eu de moment plus propice pour partir faire des recherches à l'étranger.

Je n'avais pas inclus l'histoire de Grant dans ma demande de bourse. Il y avait une certaine ironie dans tout cela, n'est-ce pas ? Grant... *grant*¹... Le simple fait que je trouve cela résolument amusant n'était qu'une preuve de l'état pathétique auquel j'avais été réduite.

Cependant, si la masculinité moderne m'avait laissé tomber, le passé promettait du moins des spécimens plus radieux. Notamment le Mouron rouge, la Gentiane pourpre et l'Œillet rose, ce trio d'espions élégants qui avaient gardé Napoléon bouillant de rage et la population féminine d'Angleterre bouillante de quelque chose de tout à fait différent.

1. N.d.T. : Grant signifie « bourse » en anglais.

Évidemment, lorsque j'avais soumis ma demande de bourse à mon directeur, j'avais omis toute référence à des ex diaboliques ou aux propriétés esthétiques des hauts-de-chausses. J'avais plutôt parlé très sérieusement des impacts des agents secrets aristocratiques anglais sur le déroulement de la guerre contre la France, de leur influence sur les politiques parlementaires et des profondes implications culturelles de l'espionnage en tant que construction sexuée.

Toutefois, ma véritable mission avait peu à voir avec le parlement ou même le Mouron. J'étais sur les traces de l'Œillet rose, l'espion qui n'avait jamais été démasqué. Le Mouron rouge, immortalisé par la baronne Orczy, était connu dans le monde entier comme Sir Percy Blakeney, baronnet, propriétaire d'une vaste collection de monocles et porteur des foulards les plus impeccablement noués de Londres. Son successeur moins connu, la Gentiane pourpre, avait continué son œuvre avec assez de succès pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'il soit, lui aussi, vaincu par l'amour et que la presse internationale proclame qu'il était Lord Richard Selwick, l'élégant dépravé. L'Œillet rose restait un mystère tant pour les Français que pour les intellectuels.

Mais pas pour moi.

J'aurais aimé pouvoir me vanter d'avoir décrypté un message codé, déchiffré un texte ancien ou suivi une carte incompréhensible jusqu'à une cache de documents. En fait, il ne s'agissait que de pure chance qui avait pris l'apparence d'une descendante âgée de la Gentiane pourpre. Madame Selwick-Alderly m'avait donné le libre accès tant

à sa demeure qu'à une vaste collection d'archives familiales. Elle ne m'avait même pas demandé de lui sacrifier mon premier-né en échange, ce qui, si j'ai bien compris, est souvent le cas avec les fées marraïnes dans ce genre de situation.

L'unique inconvénient de cet heureux arrangement était le neveu de madame Selwick-Alderly, le propriétaire actuel de Selwick Hall et gardien auto-proclamé de l'héritage familial. Son nom ? Monsieur Colin Selwick.

Oui, *ce* Colin Selwick-là.

Dire que Colin n'avait pas été très heureux de me voir feuilleter les papiers de sa tante aurait été comme affirmer qu'Henri VIII n'avait pas eu beaucoup de chance en amour. Si la décapitation était toujours considérée comme un moyen légitime de régler les problèmes conjugaux, ma tête aurait été la première sur le billot.

Influencé soit par ma charmante personnalité ou par le fait que sa tante lui avait sévèrement passé un savon (je soupçonnais la deuxième option), Colin avait commencé à se détendre jusqu'à adopter un comportement presque humain. Je dois avouer que le processus était impressionnant. Lorsqu'il ne m'abreuvait pas d'insultes, il arborait un de ces grands sourires radieux qui font soupirer à l'unisson toutes les femmes d'une salle de cinéma. Si on aimait le genre blond costaud et athlétique. Personnellement, j'étais plutôt du genre grand brun intellectuel comme moi.

Non que ce fût un problème. Toute trace de relation que nous aurions pu avoir développée s'était désintégrée lorsque madame Selwick-Alderly avait

suggéré à Colin qu'il me donne accès aux archives familiales de Selwick Hall pour la fin de semaine. « Suggérer » est un peu faible ; « lui forcer la main » serait plus près de la réalité. Les dieux de la circulation n'avaient rien fait pour améliorer la situation. J'avais abandonné l'idée d'essayer de bavarder quelque part sur l'autoroute 23, où il y avait eu un bouchon de circulation épique dans lequel étaient impliqués une voiture immobilisée, un poids lourd renversé et une dépanneuse qui, par solidarité, était vite tombée en panne en arrivant sur les lieux du crime.

Je jetai un autre coup d'œil furtif en direction de Colin.

— Veux-tu bien cesser de me regarder comme si tu étais le Petit Chaperon rouge, et moi, le loup ?

Peut-être n'avais-je pas été aussi furtive que je le croyais.

— Ma foi, Mère-grand, comme vous avez de grandes archives ?

Ce n'était pas génial comme tentative de blague, mais considérant le fait que c'était la première depuis deux heures, j'étais raisonnablement satisfaite du résultat.

— T'arrive-t-il de penser à autre chose ? s'enquit Colin.

De la part de n'importe qui d'autre, j'aurais interprété ce genre de question comme une tentative de drague. De la part de Colin, cela sonnait seulement comme de l'exaspération.

— Pas avec une date de remise de thèse qui approche à grands pas.

— Nous, prononça-t-il d'un ton menaçant, devons toujours discuter plus précisément de ce que contiendra ta thèse.

— Mmm, répondis-je d'un air énigmatique.

Il avait déjà exprimé clairement ce qu'il en pensait, et je ne voyais pas l'utilité de lui donner l'occasion de le répéter. Moins on en parlait, plus c'était facile de l'ignorer. Il était temps de changer de sujet.

— Bonbon ?

Colin émit un bruit étouffé qui aurait pu devenir un rire s'il l'avait laissé grandir. Ses yeux croisèrent les miens dans le rétroviseur ; il arborait une expression qui aurait pu vouloir dire « J'admire ton sang-froid » ou alors « Oh, mon Dieu, qui a laissé cette folle monter dans ma voiture et où puis-je la déposer ? ».

Tout ce qu'il finit par dire fut « merci », puis il tendit la main, paume vers le haut.

Dans un esprit de bonne camaraderie, j'écartai un bonbon orange pour en faire tomber un rouge dans sa main. Je mis l'orange méprisé dans ma propre bouche et le suçai d'un air méditatif en essayant de trouver une phrase d'approche qui n'aborderait pas un sujet tabou.

Colin le fit à ma place.

— Si tu regardes vers la gauche, dit-il, tu devrais pouvoir voir la maison.

Je captai un aperçu attrayant de remparts à créneaux, qui se profilèrent derrière les arbres tels les vestiges perdus d'un plateau de tournage d'un film de Frankenstein avant que la voiture prenne un virage et que la maison devienne entièrement

visible. Construite en pierre couleur crème, la demeure était d'un style que les magazines pourraient appeler « manoir historique » : une section centrale carrée avec les ornements classiques habituels et une aile plus petite qui ressortait de part et d'autre du bloc central. C'était une résidence de gentilhomme du XVIII^e siècle parfaitement normale, exactement le genre où l'on s'attendrait à ce que la Gentiane pourpre ait vécu. Il n'y avait pas de remparts.

La voiture s'arrêta en cahotant dans le cercle de gravier devant l'entrée. Sans attendre de voir si Colin allait m'ouvrir, j'attrapai le cabas surdimensionné que j'avais bourré d'assez de vêtements décontractés pour deux jours et me hâtai de sortir de la voiture avant qu'il n'atteigne la portière, bien décidée à être aussi serviable que possible.

Mes talons crissèrent sur le gravier tandis que je suivais Colin jusqu'à la maison, les petits cailloux faisant subir un mauvais traitement au cuir de mes mocassins à talons bottiers. On se serait attendu à ce qu'un assortiment de domestiques soit aligné dans le hall d'entrée, mais celui-ci était plutôt nettement vide lorsque Colin fit un pas de côté pour me laisser entrer. La porte se referma avec un claquement assurément menaçant.

— Tu peux simplement me conduire à la bibliothèque puis m'oublier complètement, proposai-je aimablement. Tu ne te rendras même pas compte que je suis là.

— Avais-tu l'intention de dormir dans la bibliothèque ? demanda-t-il, non sans un certain amusement, en regardant le sac sous mon bras.

— Euh... Je n'y avais pas vraiment pensé. Je peux dormir n'importe où.

— Eh bien.

Je sentis mon visage devenir aussi rouge que l'alarme de feu d'une école secondaire et tentai de corriger rapidement la situation.

— Je veux dire que je ne suis pas difficile.

Argh. De pire en pire, comme dirait Alice. Il y a des moments où je ne devrais pas être autorisée à sortir de chez moi sans muselière.

— Enfin, pas difficile comme invitée, précisai-je d'une voix étouffée en remontant mon sac sur mon épaule.

— Je crois que l'hospitalité de Selwick Hall peut aller jusqu'à te fournir un lit, répondit sèchement Colin en ouvrant la voie jusqu'en haut d'un escalier dissimulé d'un côté du hall.

— Bon à savoir. C'est très généreux de ta part.

— C'était trop compliqué de nettoyer les dons, expliqua Colin en ouvrant une porte pas très loin sur le palier pour révéler une chambre de taille moyenne dotée d'un lit à baldaquin.

Les murs étaient vert foncé, ornés de motifs dorés en forme d'animaux qui ressemblaient à des dragons ou à des griffons assis sur leurs pattes arrières et dont les ailes stylisées touchaient les pattes avant de l'animal au-dessus. Colin fit un pas de côté pour me laisser entrer.

Je laissai tomber mon sac sur le lit et fis demi-tour pour faire face à Colin, qui était toujours appuyé contre la porte.

Je repoussai les cheveux qui me tombaient devant les yeux.

— Merci. Vraiment. C'est vraiment sympa de ta part de m'accueillir ici.

Colin ne prononça aucune des platitudes habituelles pour m'assurer que ce n'était rien ou qu'il était ravi que je sois là.

— Les toilettes sont deux portes plus loin à gauche, dit-il à la place en inclinant la tête en direction du hall. L'eau chaude a tendance à couper après dix minutes, et la chasse doit être tirée trois fois avant de fonctionner.

— C'est bon, répondis-je.

Il gagnait au moins des points pour l'honnêteté.

— J'ai compris. Toilettes à gauche, tirer deux fois.

— Trois fois, me reprit Colin.

— Trois, répétai-je d'un ton ferme, comme si j'allais réellement m'en souvenir.

Je suivis Colin le long du couloir.

— Éloïse ?

Quelques mètres devant moi, Colin tenait une porte ouverte au bout du couloir.

— Désolée !

Je me hâtai le long du couloir pour le rejoindre et me précipitai par la porte à bout de souffle.

— C'est donc ça, la bibliothèque, dis-je avec un peu trop d'enthousiasme en croisant les bras sur ma poitrine.

Il ne pouvait certainement y avoir aucun doute à ce sujet ; jamais une pièce n'avait autant ressemblé à l'idée préconçue que les gens s'en font. Les murs étaient couverts de panneaux en bois riche et foncé, bien que le vernis ait été écaillé à certains endroits où des livres avaient trop souvent frotté contre le bois. Un escalier de fer en colimaçon, dont les

marches étroites promettaient de casser le cou aux imprudents, montait jusqu'à la mezzanine. Je penchai la tête en arrière, purement et simplement étourdie par le nombre de livres ; rayon après rayon, il y avait là plus de livres que ce que le plus dévoué des bibliophiles pouvait espérer consommer en passant sa vie entière à lire. Dans un coin, une pile de livres à couvertures souples qui tombaient en miettes — James Bond, remarquai-je en plissant les yeux pour regarder du coin de l'œil, avec des couvertures clinquantes des années soixante-dix — conférait à l'ensemble une touche légèrement incongrue. Je repérai une pile de magazines *Country Life* mois à mois à nez avec la collection complète de *L'histoire d'Angleterre* de Trevelyan, ornée d'une reliure victorienne originale. L'air était saturé d'odeurs de papier en décomposition et de vieilles reliures en cuir.

Au rez-de-chaussée, où je me tenais avec Colin, les étagères laissaient la place à quatre grandes fenêtres, deux à l'est et deux au nord, toutes décorées d'épais rideaux rouges à carreaux bleus, à l'opposé du tapis bleu moucheté de rouge. Sur le mur ouest, les rayons cédaient la place d'honneur à une cheminée massive assez grande pour y rôtir un cerf, surmontée d'un manteau sculpté qui aurait fait la fierté d'Ivanhoé.

Bref, la bibliothèque était un fantôme gothique.

Mon visage se décomposa.

— Ce n'est pas d'origine.

— Non, pauvre innocente, répondit Colin. Toute la maison a été détruite peu avant le début du siècle. Du siècle dernier, ajouta-t-il d'un ton tranchant.

— Détruite ? demandai-je d'une voix tremblante.

Bon, d'accord, je sais que c'est absurde, mais j'avais entretenu l'illusion romantique de marcher où la Gentiane pourpre avait marché, de m'asseoir au bureau où il avait rapidement rédigé ces notes sur lesquelles avait reposé le sort du royaume, de voir la cuisine où ses repas étaient préparés... Je me gratifiai moi-même d'une expression dégoûtée. À ce stade, je n'étais qu'à un pas de fouiller dans les ordures de la Gentiane pourpre et de serrer ses bouteilles de porto vides sur ma poitrine palpitante.

— Détruite, répéta Colin avec fermeté.

— Le plan d'étage ? demandai-je, pathétique.

— Complètement redessiné.

— Mince.

Les rides de sourire aux coins de sa bouche se creusèrent.

— Enfin, ergotai-je, quel dommage pour la postérité.

Colin haussa un sourcil.

— C'est considéré comme l'un des grands modèles du mouvement *Arts & Crafts*. La plupart des tapisseries et des rideaux ont été conçus par William Morris, et dans l'ancienne chambre d'enfant, les carreaux de la cheminée sont de Burne-Jones.

— Le préraphaélisme est vraiment surfait, répliquai-je amèrement.

Colin s'approcha nonchalamment de la fenêtre, les mains derrière le dos.

— Les jardins n'ont pas changé. Tu peux toujours aller te balader dans le domaine si tu commences à te sentir submergée par le style victorien.

— Ce ne sera pas nécessaire, dis-je avec autant de dignité que je pus en rassembler. Tout ce dont j'ai besoin, ce sont vos archives.

— Très bien, répondit vivement Colin en se détournant de la fenêtre. Nous devrions t'installer dans ce cas, qu'en dis-tu ?

— Y a-t-il une salle des scellés ? demandai-je en suivant Colin.

— Rien de si grandiose.

Colin se dirigea directement vers l'une des bibliothèques, ce qui me causa temporairement des palpitations d'appréhension. Les livres sur l'étagère paraissaient incontestablement anciens — du moins, si l'on pouvait se fier à la quantité de poussière sur leurs dos —, mais il ne s'agissait que de livres. De la matière imprimée. Lorsque madame Selwick-Alderly avait dit qu'il y avait des archives à Selwick Hall, elle n'avait pas précisé de quel type de documents il s'agissait. Pour autant que je sache, elle aurait très bien pu vouloir dire l'une de ces ignobles publications futiles de la période victorienne compilées à partir de « documents perdus » et intitulées *Quelques documents ayant préalablement appartenu à la famille Selwick, mais tragiquement échappés dans les toilettes l'année dernière* ; elles ne citaient jamais leurs sources et avaient tendance à présenter uniquement les extraits jugés intéressants en omettant tout ce qui risquait de ne pas faire honneur aux ancêtres.

Mais Colin dépassa les rangées de livres aux reliures en cuir. Il s'accroupit plutôt, d'un mouvement aussi fluide qu'il était inattendu, devant le lambris en acajou finement sculpté qui faisait le tour de la pièce à la hauteur des genoux.

— Hé ?

Je faillis trébucher sur lui et m'arrêtai si brusquement qu'un de mes genoux heurta son omoplate. M'agrippant au bord d'une étagère pour reprendre mon équilibre, je baissai les yeux d'un air hébété sur Colin tandis que celui-ci se penchait au-dessus du panneau en bois. Sa tête m'empêchait de voir ce qu'il fabriquait. Je ne voyais rien d'autre que des cheveux pâlis par le soleil, plus foncés à la racine, où les effets de l'été s'estompaient, ainsi qu'un dos penché, large et musclé, sous une chemise Oxford. Les effluves d'une odeur de shampoing récemment appliqué contrastaient avec l'odeur étouffante de renfermé, de vieux livres et de cuir en décomposition.

Je ne pouvais pas voir ce qu'il fabriquait, mais il devait avoir tourné une espèce de loquet, parce que le lambris, dont le joint était habilement camouflé par les motifs du bois, s'ouvrit. Maintenant que je savais où regarder, il n'y avait rien de mystérieux là-dedans. En jetant un coup d'œil autour de la pièce, je pus voir que le lambris était aligné avec le bord des étagères au-dessus, ce qui laissait un espace dissimulé d'environ soixante centimètres de profondeur.

— Ce sont tous des placards, m'expliqua brièvement Colin en bondissant aisément sur ses pieds à mes côtés.

— Évidemment, répondis-je, comme si je l'avais toujours su et n'avais jamais entretenu d'affolantes visions de moi, forcée de lire des transcriptions qui dataient de la fin de l'époque victorienne.

Une chose était certaine : je n'avais nullement besoin de m'inquiéter de devoir me divertir en

lisant de vieux numéros de *Punch*. Il y avait là des tas d'épais dossiers reliés entre des papiers de garde marbrés, une effusion de minces enveloppes en carton fermées à l'aide de ficelles et des régiments entiers de ces boîtes à archives gris pâle utilisées pour contenir les feuilles volantes.

— Comment as-tu pu garder tout ça pour toi pendant toutes ces années ? m'exclamai-je en tombant à genou devant le placard.

— Très facilement, répondit sèchement Colin.

Sans interrompre mon examen, je fis un signe de la main en direction de l'endroit où il se trouvait pour lui indiquer qu'il pouvait disposer. Je m'approchai pour mieux voir et inclinai la tête pour essayer de lire les étiquettes dactylographiées que quelqu'un avait collées sur les épines il y a longtemps, si l'on pouvait se fier à leur état jauni et à la forme des lettres. Les documents semblaient grossièrement classés par personne et par date. Sur les vieilles étiquettes, on pouvait lire des choses comme LORD RICHARD SELWICK (1776-1841), CORRESPONDANCE, DIVERS, 1801-1802, ou encore SELWICK HALL, COMPTABILITÉ DOMESTIQUE, 1800-1806. Passant par-dessus la comptabilité domestique, je poursuivis mon exploration. Je tendis la main vers un dossier au hasard et le retirai prudemment de sa place à côté d'un petit carnet format poche avec une reliure en cuir rouge usée.

— Je te laisse, d'accord ? demanda Colin.

— Mmm-mmm.

Le type de volume ressemblait à ceux de la British Library ; de vieux documents collés sur les pages d'un grand livre vierge, avec des annotations d'une

écriture beaucoup plus récente dans les marges. Sur la première page, une main de l'époque édouardienne avait écrit en caractères penchés « Correspondance de Lady Henrietta Selwick, 1801-1803 ».

— Dîner dans une heure ?

— Mmm-mmm.

J'en feuilletai délibérément la fin en parcourant rapidement les salutations et les dates. Je cherchais des références à deux choses : l'Œillet rose ou l'école d'espionnage fondée par la Gentiane pourpre et son épouse après qu'ils furent obligés d'abandonner le service actif. Ni l'Œillet rose ni l'école d'espionnage n'avaient vraiment existé avant mai 1803. Remettant le volume à sa place, je tirai sur le suivant pour le sortir d'en dessous en espérant qu'ils avaient été empilés dans un certain ordre chronologique.

— Arsenic avec un accompagnement de cyanure ?

— Mmm-mmm.

C'était le cas. Le dossier suivant comprenait la correspondance de Lady Henrietta, de mars à novembre 1803. Excellent.

J'eus à peine conscience d'entendre la porte de la bibliothèque se fermer.

Je reculai et m'assis lourdement sur le sol à côté du placard ouvert, le volume ouvert étendu sur mes genoux. Nichée au sein de la correspondance d'Henrietta, il y avait une lettre rédigée d'une écriture différente. Alors que l'écriture d'Henrietta était ronde avec des lettres pleines de boucles ornées de fioritures occasionnelles, cette écriture-ci était

assez régulière pour être une imitation de script faite par ordinateur. Sans l'aide des avancées technologiques, cette écriture indiquait une main méthodique et un esprit encore plus méthodique. Plus important encore : je connaissais cette écriture. Je l'avais vue dans la collection de madame Selwick-Alderly, entre les gribouillis peu soignés d'Amy Balcourt et l'écriture franche de Lord Richard. Je n'avais même pas besoin de tourner la page afin de voir la signature pour savoir qui l'avait rédigée, mais je le fis tout de même. « Affectueusement, votre cousine, Jane. »

Il y eut de nombreuses Jane au cours de l'histoire ; la majorité d'entre elles étaient aussi douces et sans prétention que leur nom. Lady Jane Grey, l'infortunée reine d'Angleterre pendant sept jours. Jane Austen, l'auteure au visage agréable idolâtrée par les étudiants en littérature anglaise et les adeptes de drames historiques de la BBC.

Puis il y eut mademoiselle Jane Wooliston, mieux connue sous le nom de l'Œillet rose.

J'empoignai la reliure du volume, comme s'il y avait des risques qu'il s'enfuie si je relâchais mon étreinte, tout en me retenant d'émettre de petits cris de jubilation. Colin me prenait probablement déjà pour une folle sans que j'aie besoin de lui en donner des preuves supplémentaires. Mais j'exultais intérieurement. Pour le reste de la communauté d'historiens (je me permis un peu d'exultations personnelles), les seules références à l'Œillet rose qui avaient survécu étaient des mentions dans les journaux de l'époque, ce qui n'était pas exactement la source la plus fiable. En effet, certains universitaires

croyaient même que l'Œillet rose n'avait jamais réellement existé et que les frasques qui avaient été attribuées à cette fleur mythique sur une période d'une dizaine d'années — le vol d'une cargaison d'or sous le nez de Bonaparte, l'incendie d'une usine française de bottes, la disparition d'un convoi de munitions au Portugal pendant la guerre d'indépendance espagnole, pour n'en nommer que quelques-unes — étaient le fait de plusieurs acteurs qui n'avaient aucun lien entre eux. L'Œillet rose, insistaient-ils, était quelque chose comme Robin des Bois : un mythe pratique propagé pour remonter le moral des gens pendant les jours sombres des guerres napoléoniennes, alors que l'Angleterre était résolument seule à se tenir debout tandis que le reste de l'Europe tombait sous le joug de Bonaparte.

Ils allaient avoir une sacrée surprise !

Grâce à madame Selwick-Alderly, je savais qui était l'Œillet rose. Mais il me fallait plus que ça. Je devais être en mesure de relier Jane Wooliston aux événements attribués à l'Œillet rose par les gazettes afin de fournir une preuve concrète que non seulement l'Œillet rose avait existé, mais aussi qu'il avait été continuellement en service pendant cette période.

Cette lettre sur mes genoux était un excellent point de départ. Une référence à l'Œillet rose aurait été bien. Une lettre de l'Œillet rose en personne était encore mieux.

Je parcourus avidement les premières lignes.

« Chère cousine, depuis ma dernière lettre, Paris a été un tourbillon de gaieté, et je n'ai guère eu le temps de me reposer entre tous mes rendez-vous... »

CHAPITRE 2



Petit déjeuner vénitien : *excursion nocturne clandestine.*
— tiré du livre de codes personnel de l'Œillet rose

« **H**ier, j'ai pris part à un petit déjeuner vénitien chez un gentilhomme très proche du consul. Il a été plus qu'aimable. »

Dans le petit salon à Uppington House, Lady Henrietta Selwick vérifia le niveau de liquide dans sa tasse de thé, plaça un petit carnet rouge sur le coussin à côté d'elle et se pelotonna contre le bras de son canapé favori.

Sous son coude, le tissu commençait à se déchirer et à s'effiloche, la soie rayée blanc et jaune était maculée de douteuses taches de la couleur du thé, et des zones usées plus bas sur le canapé témoignaient du fait que les deux pieds couverts de chaussons

qui les occupaient à l'instant les avaient déjà occupées auparavant. Le petit salon était généralement réservé à la maîtresse de maison, mais Lady Uppington, qui était incapable de rester assise au même endroit plus de temps que nécessaire pour livrer une épigramme lapidaire, avait depuis longtemps cédé la pièce ensoleillée à Henrietta, qui l'utilisait tant pour recevoir ses visiteurs que comme bibliothèque (puisque la vraie bibliothèque avait le défaut regrettable d'être trop sombre pour réellement y lire) et bureau. Baignée des rayons du soleil en fin de matinée, c'était une pièce agréable et paisible ; une pièce parfaite pour les rêveries innocentes ainsi que pour prendre le thé en privé.

À cet instant, c'était une plaque tournante de l'espionnage international.

Sur le petit canapé blanc et jaune reposaient des secrets pour lesquels les meilleurs agents secrets de Bonaparte auraient donné n'importe quoi — même leurs yeux, d'ailleurs, n'eût été le fait que cela les empêcherait de lire le contenu du petit carnet rouge.

Henrietta étala la dernière lettre de Jane sur ses genoux couverts de mousseline. Même si un espion français s'était justement trouvé à regarder par la fenêtre, Henrietta savait exactement ce qu'il verrait : une jeune dame sereine (Henrietta se hâta de replacer une mèche de cheveux qui s'était échappée du chignon grec au sommet de son crâne) en train de rêvasser devant sa correspondance et son journal intime. Cela suffisait à endormir un espion, ce qui était précisément la raison pour laquelle Henrietta avait proposé le plan à Jane au départ.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le masque de la Tulipe noire
L'OEillet rose - tome 2
Lauren Willig



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

